

JULES FERRAN

CE QUE
REMONTENT LES
FLOTS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521158

Dépôt légal : novembre 2025

Préambule

Ouvrière, militante, mère, amie, amoureuse, autodidacte, triste et fatiguée, mais en quête d'espérance, Carlotta Mendez, l'héroïne de cette aventure, est prise dans les flots qui, ce jour-là, confluent vers son usine. Flots de pluies diluviennes et flots de rancœurs, cumulés, chahutent les routines du quotidien dans un bouillonnement apocalyptique.

D'autres flots encore, mêlent à cet ensemble boueux, nombre de réflexions aux inférences confuses. Ces flots-là, puissants et sournois, qui s'emploient à confondre le probable et le certain, ne doivent-ils pas être mis au jour, afin que tout acte ou parole d'accusation émettent le diktat des certitudes sur lesquelles ils s'appuient ?

Héroïne malgré elle, face à la violence des événements, Carlotta, la déléguée syndicale des établissements Chaumey, s'efforce pourtant, dans ce marasme, de ne pas conduire celles et ceux qui l'entourent, au-delà de leurs propres volontés. Sensible aux impressions fugitives qui la submergent, elle lutte contre tous les éléments en action, afin de conserver la raison et maintenir une solidarité essentielle.

Voici donc une approche impressionniste, un empirique plaidoyer en faveur de celles et ceux qui n'apparaissent qu'au travers des mots des autres. Mais, puisque nos mots ne peuvent que s'ajouter à ceux des autres, autant les assembler en un récit plutôt qu'en un discours.

Un récit incitant à s'interroger sur de relatives vérités, quand les discours aux relents de certitudes masquent si souvent de pernicious mensonges.

Pour peu que nous ayons l'espace et le temps, nous, passants ordinaires, avons l'entière capacité de confronter la pertinence, l'absurdité, les paradoxes et les aléatoires de nos idées, comme de nos actes. Et si les espaces civiques d'échanges, qui constituent le terreau de toute démocratie, tendent à disparaître sous l'autocratie d'un pouvoir en place, il ne nous reste plus qu'à nous en emparer de manière opportuniste.

Propos confus ? Inutilement complexes ? Trop familiers ?

Imbriqué dans la cartographie du langage commun, ce récit s'efforce d'en faire ressentir le territoire.

Jamais je n'aurais pu imaginer un tel chaos !
Qu'entre cuisine et usine, ci viennent les doutes
Et la mort aux boues des rues.
Je ne sais quelle leçon nous pourrons en tirer demain,
Mais nous devons, nous devons déjà, poursuivre.
À mes camarades de lutte.

Carlotta Mendez
Déléguée du personnel et syndicale

Quelques années plus tôt...

« Les flots du Temps comme ceux de la Terre font surgir à la surface de nos consciences, les sources obscures de la vie. Aux flots des cieux, j'ouvre mon parapluie, aux flots de haine, j'oppose si peu. »

Ainsi débutait le texte de la toute petite brochure perdue sur l'unique table du grand hall de la Bourse du Travail. Oui, cet unique exemplaire, abandonné entre une pile de tracts et le magazine syndical du mois passé, par sa dimension si réduite, détonnait quelque peu avec la grandiloquence des lieux. Il tenait dans le creux de ma main.

Ce minuscule livret contrastait également par sa couleur mate, vert olive ; il me parut bien humble parmi toutes les flamboyantes affiches à la gloire des luttes passées, qui grimpaient presque jusqu'au plafond, si haut. Curieuse, je le saisis d'une main délicate et l'ouvris juste pour y jeter un œil. Je me souviens qu'à cet instant-là, je me sentis poussée par une sorte d'intuition, ou de pudeur et me détournai d'un petit portrait de Maurice Thorez qui semblait jeter un œil stalinien par-dessus mon épaule.

Avec mes trente minutes d'avance sur l'heure de rendez-vous, seule au pied du grand escalier, je n'avais donc rien de mieux à faire que de lire les quelques pages sans illustrations de ce tout petit livre.

« Charriées par des forces convergentes, les voici à nos yeux ébahis ces flux dont nous tentons de découvrir le sens au-delà de leurs trajectoires, leur but dramatique. S'il en est un. »

Je retournai le petit livret pour en connaître l'auteur. Pas d'auteur, pas de maison d'édition, pas d'imprimeur... Et en détournant mon regard vers l'entrée aux portes vitrées encadrées de métal sans fioritures, pas de collègues en vue, non plus ! Je reprenais donc ma lecture.

« Montées des eaux et poussées sociales, si distinctes par l'analyse, se mêlent parfois en nos regards apeurés, c'est alors que le sens des événements échappe à nos logiques pour glisser inexorablement vers des pensées magiques. Les rivières de boues trouvent ainsi leur transcendance, au travers de leur corps sans contours, sans limites, mue par une puissante pulsion meurtrière. Un corps emplí d'un appétit insatiable, dévorant

tout être et toute chose sur son passage. Pollution et misère sociale rendues miscibles par la force des intempéries, forment les deux commissures du sourire de la mort. »

Ce n'est pas un trac de la Confédération Générale du Travail, pensai-je. Trop « psycho-socio-mystico-machin-chose ». Mais, comme je n'aime pas ne pas comprendre, je m'efforçais, quand même, de saisir le sens de ce drôle de texte. Peut-être était-ce une sorte de pamphlet des Jeunesses Ouvrières Chrétiennes ? pensais-je encore. Non. Trop métaphorique. La traduction fantaisiste d'un texte du Moyen-âge ? Je poursuivis ma lecture sans vraiment quitter des yeux l'entrée du hall.

« Ce jour-là, nourrie par les colères humaines du passé et quelques tumultes chthoniens de toute éternité...

Chthoniens ? Qu'est-ce que c'est ?

... la boue noirâtre apparut en tous lieux, villes, villages et campagnes, fécondée par des trombes d'eau démesurées. Toute matière au sol se changea en une masse gluante qui se mouvait déjà en courants indomptables, bruns et noirs. Les vagues puissantes, chargées de toutes les vomissures, viraient autour des plus gros arbres, rocs, barres d'immeubles et tours massives, dans une course aussi violente qu'absurde. Étendant ses bras sans épaules, griffant de ses doigts sans mains, la boue jusqu'aux confins des plaines, engloutit tout ce qui était petit, bouscula tout ce qui était léger, arracha tout ce qui se fiait à ses racines, emporta tout ce qui luttait contre la noyade. La boue destructrice et vorace imposa son règne, construisit son trône en une croûte visqueuse, paradoxale. »

Je bataillais vraiment pour saisir le sens du propos qui me semblait aussi glissant qu'une savonnette. De fait, je devais sûrement froncer les sourcils sans m'en rendre compte. Qui pouvait bien avoir déposé ce texte tordu ? Un court instant, je fus tentée d'y voir la pâte humoristique de quelque anar provocateur, mais le côté prophétique et grandiloquent ne collait pas avec ce que j'avais l'habitude de lire ou d'entrevoir. Pas d'appel à la défense de l'environnement. Pas de critique de la police.

Et toujours pas de collègues en vue.

« ... Ainsi, la matière vivante prépare sa décomposition. Les eaux usées, les effluents industriels et agricoles finissent par se confondre. Biocides et pesticides s'associent aux résidus médicamenteux et jaillissent de la station d'épuration submergée.

Plastiques, détergents, colles et additifs, carburants et antibactériens cherchent déjà leurs proies. Les germes fécaux se tiennent prêts à être ingérés. Le mercure, le cadmium et le plomb quittent les souterrains, accrochés aux ventres des rats. Les rats... »

Ah ben, si ! Ça parle d'environnement. J'en conclus qu'il devait s'agir d'un groupuscule écolo, sensible à la cause animale et tournais quelques pages en quête d'une conclusion.

« ... Mais les humains s'entraideront. Les voisins seront là pour tendre la main, consoler au creux des bras. Les barques porteront l'enfant et le chien. Les casques seront vissés sur les têtes, les pelles seront brandies comme des armes, contre l'ennemi clairement identifié. Les yeux seront secs et les cœurs humides. La solidarité sera la flamme dans l'obscurité. L'amour sera modeste et puissant. L'étendard des secours flottera sur tout ce qui dépasse de la marée montante. Les jalousies, les aigreurs seront foulées par les pieds chaussés de bottes en caoutchouc...

... Plus tard, lorsque les flots seront passés, quand le peu qui aura pu être sauvé sera mis en sûreté, quand les visages aimés seront retrouvés, quand les peurs seront apaisées, les regards attristés se poseront sur le sol meurtri. Ces yeux-là verront dans la boue séchée, la gangue mauvaise des négligences, des mépris, des orgueils et des crimes.

Alors, par une dernière vague de malheurs, de ces décombres nauséeux apparaîtra à chacune, à chacun, son cadavre. »

N. L. Septembre 2008

Pour être honnête, je dois avouer qu'il me fallut relire deux ou trois fois certains paragraphes et, malgré cela, je me demandais toujours qui avait bien pu déposer ce petit livret, là, dans la maison des syndicats. Peut-être quelque employé s'était-il attelé à la photocopieuse, trop « illuminé » pour se faire éditer, mais porté quand même par l'espoir de rencontrer un lecteur de grande patience, ou une lectrice comme moi, curieuse et désœuvrée ? Cet auteur était sûrement un peu délirant, ou tout simplement traumatisé par la violence d'une inondation. Un gars ou une femme modeste qui aurait vécu un drame hors du commun... En 2008 ? Car il y avait bien eu, dans ces années-là, une crue énorme. Sans oublier le krach boursier.

Je ne risquais pas d'avoir oublié cette année 2008 ! Je revois très bien le chemin que j'avais parcouru quelques jours après la rentrée des classes, les pieds dans l'eau pour récupérer Damien, mon premier-né qui venait d'entrer à la maternelle. Ah ça ! La remontée du boulevard inondé m'avait coûté une paire de chaussures neuves. Je me souviens et me souviendrai toujours de la peur ressentie en voyant le camion des pompiers devant l'école... C'était en 2008 ou en 2009 ?

Lorsque le groupe d'amis, ou devrais-je dire de camarades, dont je guettais la venue depuis plus d'un quart d'heure, est enfin arrivé, j'ai mis fin à ma lecture et j'ai glissé dans la poche de ma veste, la petite brochure qui ne devait pas en sortir de sitôt.

C'est du moins ce que j'en ai déduit quelques années plus tard.

Ce jour-là, et tous ceux qui suivirent m'entraînèrent dans le tourbillon d'une lutte politique et sociale âpre et longue, de réunions en débats, de manifs en conférences, d'interview pour la presse locale en collages d'affiches. En tant que déléguée syndicale de mon entreprise, je me battais du mieux que je pouvais, en m'efforçant de rassembler toutes les bonnes volontés, tous les conseils juridiques et autres aides stratégiques me faisant tellement défaut. Seule une petite poignée de collègues au sein de l'usine formait le noyau dur de ce combat, qui, pourtant, les concernait toutes et tous. L'entreprise venait de mettre en place un plan de restructuration épouvantable. Plus de la moitié des salariés, femmes et hommes confondus, allaient se retrouver sans emploi, du jour au lendemain. La boîte coulait à pic.

Je peux bien l'avouer, à l'époque, je me sentais démunie, si peu efficace, si vide de connaissances techniques. Je savais pertinemment que, sans appuis, je ne pourrais supporter la violence des débats et des manœuvres politiques.

Alors j'apprenais. Je retournais à l'école en quelque sorte. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main, comme l'on se raccroche à la moindre aspérité lorsque les flots vous tirent vers le fond.

C'est là que j'ai réalisé combien je n'aurais pas dû abandonner mes études si tôt ! Oui, c'est en ce temps-là que j'en ai pris la véritable mesure. Il me fallut dès lors rattraper le retard, dépasser mes peurs et ce fameux syndrome d'imposteur dont

je venais de découvrir le concept en feuilletant un bouquin pris au hasard sur un stand féministe. Je crois que c'était lors d'un festival, quelque part vers Limoges.

Enfin, toujours est-il que le combat dura de longs mois et que, au bout du compte, une victoire amère fut obtenue. La plupart des ouvrières furent licenciées avec une toute petite compensation financière, aucune d'entre elles n'ayant vraiment d'ancienneté à faire valoir. La direction s'était toujours bien tenue à ne pas fidéliser les emplois, quels qu'ils soient.

Par une deuxième vague, ce sont les hommes qui furent chassés. Ils avaient gagné quatre mois de sursis. Le bassin d'emplois était dévasté, la région meurtrie et j'étais tellement déçue devant les manques de solidarité, le sexisme qui nous frappait toutes et les manœuvres sournaises de certains et certaines des collègues pour lesquels je m'étais donnée à fond !

Tout cela, sans omettre l'abominable cynisme de l'équipe de direction. Seuls comptaient pour eux les dividendes. Pas l'Humain.

Et les années passèrent, l'histoire suivit son cours et les enfants grandirent. Les tracasseries journalières imposèrent leur volonté et les fluides acides de ma rancune se changèrent en gouttelettes d'indifférence ; ce que d'ailleurs, je pris naïvement pour de la sagesse.

Dès lors, je ne donnais priorité qu'aux actes simples du quotidien. De fait, je tournais le dos au moindre élan politique ou passionnel, d'abord pour retrouver une santé mise à mal, puis pour éviter quelque rechute et, en fin de compte, je m'imposais un oubli dont la fonction était de métamorphoser ma rancune, fille du préjudice, en une rancœur, fille de l'injustice. C'est ainsi, je crois, que s'est installée ma grande désillusion. Et que j'ai sauvé mon couple.

Durant tout ce temps et les quelques années qui suivirent, le petit livret couleur d'olive est resté discrètement blotti au fond de la poche intérieure de ma parka, glissé dans un pan de la doublure. Sans que j'en aie conscience.

Jusqu'au jour...